Accueil

- Aller au texte
- Aller au menu
- Aide et accessibilité

---

## Menu

- News
- Chroniques
- Interviews
- Reports de concerts
- Photos
- MP3
- Soirées et concerts
- Kulture
- Forum
- Guestbook
- Liens
- Contacts

---

# Interview]

## Norscq

### 21/05/2009 - Paris

Séduits par le prochain album de Norscq, « Gelatinosa Substancia », à sortir en septembre mais déjà en écoute intégrale sur son Myspace, nous avons voulu faire le point avec cet ancien de la formation industrielle majeure The Grief pour en savoir plus sur son approche actuelle du son, trois années après le très beau « 5 Streams ». Rencontre autour d'une tasse de thé dans l'appartement parisien de l'artiste.



- Max pour ObskürR[e] : Norscq, il y a une longue histoire musicale derrière toi qui remonte aux années 80 avec The Grief, puis il y a eu d'autres projets comme Atlas Project d'ailleurs dans les années 90 et puis pas mal d'albums solo à partir de la toute fin des années 90, le premier c'était « Lavatronic », et puis aujourd'hui on se rencontre car il y a un nouveau disque qui va sortir qui se nomme « Gelatinosa Substancia » qui sort en septembre.

- Assurément.

- On peut déjà l'écouter sur Myspace. Pourquoi tu as fait le choix de le mettre avant coup en intégralité sur Myspace ?

- Normalement, ça devait sortir en mai, donc ça avait été mis un petit peu avant pour promo. Comme il y a eu un retard involontaire, ça y reste pour l'instant. C'était vraiment un travail de promo, j'avais contacté l'attachée de presse et vu qu'on peut mettre dix morceaux et qu'il y avait dix morceaux sur l'album, ça permet d'avoir une vision globale du disque.



- Et ce titre assez bizarre, il vient d'où ?

- Comme tu n'as pas vu le disque encore, tu ne connais pas les titres mais les titres sont extrêmement longs et le tout, plus le titre du disque, sont des petits extraits d'un livre de Jim Harrison que j'ai lu il y a longtemps. Il y avait des phrases assez incongrues ou surréalistes que j'avais notées en m'amusant. Quelques années plus tard, en 2006 environ, un petit label autrichien m'a demandé de faire un disque pour un projet plus art contemporain que vraiment musical. Il y avait dix artistes et ils fabriquaient dix objets, dix CDs sous forme d'objets qui étaient exposés dans diverses galeries et ainsi de suite. C'est arrivé un peu à brûle-pourpoint, je n'avais rien de prêt dans mes tiroirs ou quoi que ce soit, et je me suis souvenu que j'avais ce bout de papier qui traînait où j'avais noté ces phrases, en me disant que c'était rigolo de partir de chacune de ces phrases et d'inventer un morceau de musique qui irait avec. Je suis parti là-dessus, j'ai fait trente minutes de musique et comme j'ai bien aimé, j'ai fait écouté à Pierre d'Optical Sound, en lui disant que c'était un objet unique et sans diffusion et comme j'aime bien la direction, je voudrais bien le développer un petit peu et réunir tout cela dans un format d'album. Toute la ligne de texte est donc extraite de ce livre qui se nomme Sorcier de Jim Harrison. Les phrases ne sont pas dans l'ordre chronologique où elles apparaissent dans le livre, je les ai remises dans un sens qui créait une petite histoire totalement abstraite.

- Du coup, tu as essayé de reconstruire une histoire ?

- Ce n'est pas narratif du tout. C'est une histoire qui ne regarde que moi quelque part et, en même temps, qui regarde chacun dans sa perception. Ça raconte relativement le clip sur lequel on a travaillé, le court-métrage, c'est une autre vision de ce que suggèrent ces phrases. C'est une espèce de parcours, une marche prise à un moment donné et qui s'arrête à un autre moment donné.

- Les phrases n'ont donc pas été choisies par rapport à la tonalité des morceaux ?

- Non, c'est l'inverse, c'est chaque titre qui a généré la musique. J'ai pris les titres et je me suis posé la question : telle phrase qu'est-ce qu'elle me raconte et qu'est-ce que j'aimerais lui voir attribuer comme univers musical ? C'est une espèce de dérive qui part d'un point L à un point R par exemple. Les fameuses trente minutes originales ont été faites en dix jours. C'est beaucoup plus manuel que ce que j'ai fait récemment, il y a beaucoup de guitares et quelque part ça ressemble plus à The Grief dans la musicalité.

- Disons que c'est plus instrumenté.

- Plus organique aussi. Moins dans une maîtrise de l'outil électronique, de soundscapes ou des choses comme cela, j'ai voulu y mettre une énergie et un côté plus rock.

- D'ailleurs, il y a des passages qui font presque big band de jazz. Du coup on pense à ce dernier maxi de The Grief, « Fycazz on Bananas ».

- C'est vrai et il y avait aussi une histoire inventée dans ce disque là qui donnait un faux sens à ce côté jazz qui avait été retrouvé dans un grenier. Il y a le même parallèle d'essayer de construire une histoire ou une image abstraite, onirique, imaginaire et se laisser dériver dedans. Ce n'est pas du tout prémédité, mais c'est marrant, il y a une filiation qui se construit.

- D'un côté, on retrouve quelque chose qui est très traditionnel chez Norscq, c'est que l'on rentre totalement dans des ambiances très riches et tout d'un coup il y a des sortes de coupures. On passe à tout à fait autre chose, presque dans un esprit qui se rapprocherait du collage. Cela dépend des titres bien sûr, mais est-ce un désir de ta part de casser des ambiances parfois ou de créer plus d'ambiances à travers ces juxtapositions ?

- Tu ne veux pas que l'interview se transforme en moi qui m'allonge sur le divan pour une séance de psychanalyse ? Je suis quelqu'un qui ne pense pas. Enfin, je pense beaucoup, mais je ne pense pas avant, je pense toujours a posteriori. Je jette les choses, je fais un dessin, un sketch, je me place une direction et après j'arrête de penser et je fais. Depuis toujours. C'est assez rigolo de voir comment les histoires se construisent a posteriori et que chaque chose se met en place et s'arrête au moment où ça doit s'arrêter. Donc il n'y a pas de volonté, il n'y a pas d'intention de dire que je veux que la musique soit comme ça pour cette raison là ou telle autre raison. Ça se fait, ça se colle, ça se rattache comme ça peut et ça devient un truc entier. Puis je passe à une portion de travail sur la globalité où je négocie les virages où je les rends plus abrupts. Ça dépend de ce que ça m'inspire sur le moment.

- Personnellement, j'aime beaucoup parce que cela peut créer une poésie incongrue un peu à la Stockhausen & Walkman, des choses assez folles.

- Ce disque je l'aime beaucoup. Ce n'est pas parce que juste je viens de le faire et dans six mois, je vais l'aimer moins, mais c'est une assez jolie photo de ce que je suis au jour d'aujourd'hui. Heurté, collé, paradoxal. Ça rejoint ce qui s'illustre dans le film, cet espèce de personnage qui est à la fois moi et pas moi, ce que l'on traverse en avançant chaque jour qui s'écoule, ce que l'on voit, ce que l'on ressent, les rapports avec les gens. Tout ce qui relève de la vie en fait. Et la vie est pleine d'incongruités, de choses plaisantes, déplaisantes, et ainsi de suite.

- Ce disque, comment tu le situerais musicalement par rapport à ce que tu as fait avant ? C'est une évolution, une coupure ?

- C'est plus une porte qui s'ouvre qu'une clôture. Je sais que quand j'avais fait « 5 Streams », je me suis dit que c'était la synthèse parfaite de ce que je fais depuis 15/20 ans. Ça rassemble à peu près tous les éléments et là aussi j'aime beaucoup le disque. Il est riche, ample, fragile des fois, il lorgne avec les influences orientales que j'aime beaucoup et en même temps c'est bien intégré dans un ensemble. Là encore, sans l'avoir prémédité, il s'est avéré que c'était une sorte de point final à un chemin et que derrière il va y avoir quelque chose qui se met en transformation. Je le situe là, une espèce de premier pas vers autre chose. Il faut dire que musicalement je sature énormément de la musique électronique dans son sens le plus arty. J'ai de plus en plus envie d'entendre de la musicalité et non pas une œuvre d'art contemporain, conceptuelle. J'aime beaucoup les atmosphères mais il faut que ça s'inscrive dans une musicalité. J'ai de plus en plus besoin de ça. La prochaine étape dans ce que j'ai envie de faire, c'est de faire un disque avec des formats de chansons pop mais en restant dans ce qui est mon univers. Je ne vais pas essayer de devenir Oasis ou quoi que ce soit. J'ai envie d'aller dans ce sens pop au niveau de ce que ça représente, ce que ça véhicule, ce que l'on peut raconter avec ce format, avec des textes qui ne sont pas stupides, un format de musique qui n'est pas stupide mais en utilisant des codes, pour faire passer des émotions que l'on a du mal à faire passer en étant purement expérimental tout en gardant cette force de fond et de conviction.

- J'imagine qu'il y a eu pas mal d'invités sur cet album vu le nombre d'instruments qu'on y entend ?

- Pas tant que ça. Il y a juste deux invités, Daniel Palomo Vinuesa qui joue du sax et Joël Lainé du

trombone pour rajouter cette couleur un peu big band. Pour le coup, ça c'était purement volontaire. J'avais envie de faire un truc à la Lalo Schifrin qui dégage. Je les ai d'ailleurs invités juste sur ce titre là, qui est le titre qui illustre le court-métrage parce que j'avais envie que ce soit flamboyant. J'aime beaucoup Fœtus et quand Fœtus fait ça, il est très bien mais il lui manque la flamboyance d'un Lalo Schifrin et de toute cette époque de musiques des années 70. J'avais envie que ce soit du vrai et que ce soit débridé. Les deux musiciens n'ont pas joué ensemble, c'était en deux sessions, ça s'est fait assez vite et ils avaient envie de jouer encore. Du coup, ils m'ont demandé si je n'avais pas d'autres trucs. Alors, j'ai dit « essayons sur celui-là puis celui-là », ce qui fait que ça a débordé sur deux ou trois morceaux, ce qui n'était pas prévu. Le processus se fait comme ça et cela rejoint la question que tu me posais sur les choses qui se heurtent. Ce sont des choses qui évoluent constamment. Mais ce sont les seuls invités. Tout le reste c'est moi qui l'ai fait. Je me suis remis à jouer de la guitare, de la basse et tout.

- Comme tu l'as dit, « 5 Streams » c'était un peu le bilan sur quinze ans de carrière et est-ce que celui-là on ne pourrait pas dire que ce serait quelque chose de beaucoup plus large, vu que tu as parlé des musiques de big bands des années 60 et 70, est-ce que ce serait pas un bilan sur presque cinquante ans d'écoute et de musique ? Bien que tu n'aies pas encore cinquante ans'

- J'en ai 48, donc t'es pas loin. Je n'ai pas cette prétention là, à me positionner en tant que juge ou spectateur sur l'histoire de la musique ou alors de mon histoire, de ma musique. Mais cela a toujours été présent. Il y avait pas mal d'incongruités dans The Grief. C'est le même fil qui se déroule et qui prend d'autres formes. C'est aussi peut-être parce que je commence à saturer sévèrement de la musique dite nouvelle, émergeante ou tous ces jolis mots qu'on veut bien lui coller parce qu'on y perd beaucoup d'âme. Il y a des gens très bien, que j'aime beaucoup, je ne mets pas tout à la poubelle mais il faut faire attention à ne pas se paumer là-dedans et je pense que c'est important de voir ce qui amène aujourd'hui à ce que fait Ryoji Ikeda parce qu'il y a une richesse qui vient de la musique traditionnelle japonaise et il y a plein de choses. Donc c'est ma petite culture personnelle de la musique. Et j'ai des goûts très larges. Evidemment, tout cela se collisionne.

- Avec un attrait pour l'Orient comme tu as dit.

- Mais sur celui-là beaucoup moins !

- Cela dit, il y a un aspect folklorique quand même. Est-ce que toi pour te ressourcer, les voyages sont importants ? Est-ce que tu as besoin d'écouter des musiques d'autres cultures ? Ou est-ce que le travail avec d'autres personnes te permet de te ressourcer ?

- C'est un peu tout ça. Un des disques que j'écoute le plus depuis au moins vingt ans, c'est un disque de musiques traditionnelles coréennes, dont je suis absolument fan au plus haut point. C'est quelque chose qui ne me quitte pas. Je vais rester six mois sans l'écouter et après je vais l'écouter pendant un mois. J'aime plein de musiques d'origines différentes et j'en découvre par les rencontres justement. On m'en fait découvrir d'autres. Il y a des clichés qui dégagent. Pendant longtemps, je détestais la musique brésilienne parce que je n'aime pas ses accords, sa musicalité, et il y a une petite année un ami m'a fait écouter des trucs, et j'ai été obligé d'avouer qu'il y avait des choses magnifiques. J'ai effectivement besoin de cette chose-là mais je ne saurais pas te dire pourquoi. La musique coréenne dont je parlais, c'est du Shinawi. A l'écoute c'est très traditionnel, c'est ultra moderne quelque part. C'est très psychédélique aussi. Ça foisonne, ça dissonne. C'est à la fois du free jazz psychédélique avec en même temps une empreinte traditionnelle phénoménale, et tout cela dans un minimalisme extrême-oriental qui me parle énormément. Cette espèce de collection de paradoxes m'intéressent beaucoup. Ils sont sur la valeur de la note. Quand tu écoutes la musique japonaise, c'est ultra violent. Il y a une seule note mais elle est dévastatrice. C'est quelque chose qui me touche et que je n'arrive pas à faire parce que j'empile toujours beaucoup. J'essaye d'épurer mais ça ne marche pas, mais c'est ce qui fait ce que je suis, en même temps.

- Les dialogues que l'on entend dans le disque sont extraits du court-métrage ou est-ce que c'est tiré d'autres films ?

- Si je ne me trompe pas, il y a un extrait de film qui est très anecdotique mais qui me faisait rigoler, et l'autre c'est un enregistrement fait par mon ami Black Sifichi de deux amis à lui, des Ecossais, qui est une parfaite illustration de ce qu'est la vulgarité chez l'homme. Tout cela sur le ton de l'humour, ces deux personnes plaisantent mais c'est vraiment toute la vulgarité du regard que l'on peut porter sur l'autre ou sur les autres. La troisième intervention vocale c'est mon amie photographe qui a fait la pochette du disque et qui lit des phrases qui sont les titres des morceaux. C'est assez varié, un extrait de film, un enregistrement dans la rue et cette voix de femme.

- Je n'ai pas vu le court-métrage pour l'instant donc qu'est-ce qu'il se passe dedans ?

- C'est l'histoire de quelqu'un qui est en marche. C'est un drôle de film, je l'aime beaucoup. C'est quelque chose qui distord par lui-même. C'est anti-nouvelles technologies. C'est très cinématographique, c'est comme le cinéma, c'est à dire ce sont des images qui sont tournées et qui sont montées. Et c'est le montage de cette histoire qui fait la distorsion. On part sur un point de vue très naturaliste. C'est le réveil d'une personne, elle se lève et cette personne c'est un cosmonaute au chômage. Il cherche du travail et il va chercher un engagement de cosmonaute puisque c'est son métier. Il avance, il va à l'ANPE, il va pointer, il rencontre des gens qui l'influencent sur son parcours. Il tourne à gauche puis il tourne à droite, avant de se trouver immerger mais je ne te raconte pas tout sinon ça n'aura plus d'intérêt. C'est une vision du parcours de cette personne.

- Et pour le voir ce film ? Il sera présent en bonus du CD ou en DVD ?

- On va l'éditer à part, vu que ça a une vraie forme cinématographique, on voulait que ce soit visible sur un lecteur DVD et pas sur un ordinateur en bonus. On va essayer de le présenter à des festivals et ainsi de suite. Ce n'est pas qu'une illustration, c'est un vrai travail.

- Le film marche tout seul.

- C'est le but du jeu. D'un point de vue plus stratégique, vu comment fonctionne la musique aujourd'hui, c'est très difficile de communiquer dessus. Il y a une telle offre et je pense que l'image peut m'aider beaucoup dans le véhiculage promotionnel de la musique. Et ça correspond bien à ce que je fais comme musique qui est très cinématographique. Tout est très cohérent.

- Il y a donc eu un travail avec une équipe. Avec qui as-tu travaillé ?

- C'est une amie de longue date, Véronique Ruggia, que j'ai rencontrée sur des pièces de théâtre explosé et revendicatif d'un metteur en scène, Ibrahim Quraishi, avec lequel je travaille depuis une bonne dizaine d'années. Elle était actrice dans cette compagnie et elle travaille beaucoup pour le cinéma. On a fait déjà deux court-métrages ensemble dans lesquels moi je jouais et elle était assistante de réalisation. Là, elle a écrit le scénario et l'a réalisé et elle a amené une vraie équipe technique, une chef opératrice, une scripte, une habilleuse, une maquilleuse, etc. bref toute l'énergie dont il y a besoin dans le cinéma. Contrairement à la musique, tu ne peux pas faire en solo, ça demande trop d'argent, trop de compétences différentes. C'était une super expérience. On était un noyau de six personnes mais avec une équipe d'une bonne quinzaine de personnes. Cela a pris six jours de tournage et trois mois de montage. Cela a été aussi une manière de revisiter le titre de musique en question parce que le film dure dix minutes trente à peu près et le morceau qui avait été choisi à l'origine dure dans les trois minutes. Il a donc été réinventé complètement.

- En septembre, il y aura une soirée où le film sera présenté, de toutes manières.

- Oui, et le DVD sera là.

- Pour cet événement, tu vas te produire sur scène. Comment peut-on rendre un travail comme celui-là, où tu joues plein d'instruments, sur scène ?

- J'ai monté un groupe pour cela qui est différent du groupe qui avait été monté pour « 5 Streams ». Il y a un élément commun, c'est Nicolas Lelièvre qui est le percussionniste et membre fondateur de

Quattrophage. Puis on a un troisième larron, qui est l'autre compositeur/musicien de Quattrophage, principalement guitariste, Olivier Hüe. Donc aujourd'hui, c'est un groupe de rock, avec des petites interventions d'électronique, mais la chose est en cours de travail. Ça se décide comme une énergie assez rock mais ce n'est pas assez finalisé pour imaginer quelle tête ça va avoir quand ce sera présenté.

- Et en restant dans l'esprit des morceaux du disque ?

- On récupère ce principe de collages et de changements d'ambiances assez radical mais avec un instrumentarium assez dégagé de l'électronique. Il y a quelques sons qui sont déclenchés car ils sont trop caractéristiques des morceaux en question. On ne peut pas les ignorer. Beaucoup de choses qui sont jouées sur le disque seront jouées là, et il y a beaucoup de choses qui sont électroniquement faites sur le disque et qui là seront jouées par les instruments. Cela donne un côté très ouvert et très vivant. Ce sera basse-batterie-guitare même si le résultat ce n'est pas vraiment du rock non plus. Les deux musiciens de Quattrophage sont de très bons improvisateurs, de très bons créateurs d'ambiances sonores avec de l'acoustique. Nicolas peut te créer une ambiance avec un peigne et un coupe-tomates. Comme moi je fais quelque chose de très électronique mais globalement d'une énergie assez rock, je n'arrive pas à utiliser l'électronique en live d'une manière qui me plaise, donc la meilleur manière c'est de s'en débarrasser. On garde les collages quand même. Il y a un morceau où on joue du mambo, un autre où on joue du surf garage et tout ça se collisionne, et je trouve ça vraiment intéressant, surprenant, amusant. Ce que j'aime dans le rock c'est le côté vivant en concert. Je n'en écoute jamais chez moi, ça m'ennuie profondément, mais devant un groupe qui joue bien, qui a de l'énergie et s'il est inventif en plus, ça me plait sur cette petite période de temps qu'est le concert. Quand je suis allé voir Nurse with Wound à la Villette Sonique il y a deux ans, je retrouvais ce côté là, cette notion de groupe. Si tu en enlèves un, la chose ne tient plus debout. A l'origine, j'étais dans un groupe. Aujourd'hui, je suis tout seul par défaut au niveau de la création musicale.




- L'année dernière, je t'ai vu avec Super Stoned, là aussi il y a une approche de la scène qui est assez ludique, qui inclut le déguisement, le travestissement et on ne sait pas bien où on va.

- Nous-mêmes ne le savons pas !

- Est-ce que cette expérience avec Super Stoned t'a donné envie de te tourner vers une approche plus physique et théâtrale de la scène ?

- Ça fait donc dix ans que je travaille de manière régulière avec un metteur en scène, Ibrahim Quraishi qui est un ami très proche. Et plus ça va, plus je suis en train de passer de l'autre côté.

Jusqu'à présent, je ne faisais que de la musique, et avec lui, je suis en train de me transformer en performer. Super Stoned a ce caractère là de performance. Je suis quelqu'un d'hyper timide, et monter sur scène, ça me crucifie tellement c'est difficile. Donc je me provoque moi même. Et dans Super Stoned, il y a ce côté provocation personnelle. Pour moi, c'est inconcevable de monter sur scène avec une jupette et une perruque sur la tête.

- Mais tu le fais !

- Et je le fais, mais ça ne s'arrête pas là, parce que justement nous lui avons donné une forme qui est totalement incontrôlable. Avec Black Sifichi, ce qu'on aime bien dans ce projet, c'est qu'on ne maîtrise pas du tout ce que l'on fait. On est rarement prêts et on adapte, on ré-invente à chaque fois, on va trouver une thématique, on va faire un hommage à Bergman au Lieu Unique par exemple' Je te laisse imaginer' et en même temps, c'était très vrai. On a fait une illustration de « Persona » de Bergman. Tu es dans le grotesque et en même temps tu n'es pas tant que ça dans le grotesque, car il y a quelque chose qui se mélange, et que les textes de Black Sifichi ne sont pas du tout dans le grotesque. Il raconte des vraies choses et c'est la vraie poésie du spoken word. Le deuxième qu'on avait fait à l'OPA, il y avait un diaporama avec tous les chefs d'Etat des pays du monde. Ça venait d'un livre. Un type a écrit à tous les Etats et a demandé à recevoir la photo officielle du chef de l'Etat. Le livre était donc une suite de photos officielles. Evidemment, certaines tu les connais par cœur mais d'autres tu ne les connais pas. Quand tu vois ça défiler, c'est effrayant parce qu'ils ont tous des têtes de tueurs et c'est très déstabilisant. Au début tu ne comprends pas parce que c'est par ordre alphabétique. Le premier c'est Blair, après il y a Bush, Chirac, etc. Pour le coup, Super Stoned c'est vraiment une collision de plein de choses et c'est plus ouvertement politique.

- Et on a oublié de le dire, tu as été acteur aussi.

- Le court-métrage qui illustre cet album, c'est le troisième film que je fais. Ce sont des toutes petites choses. Quelque part, le travestissement est aussi lié au rôle d'acteur. Pour moi, le travestissement n'a rien de sexuel, c'est du registre du costume, du personnage. Là, je vais travailler sur une pièce avec ce metteur en scène, Ibrahim Quraichi. On va travailler sur une pièce qui s'appellera « Sexe » et ce sera deux espaces, une réservée aux hommes et une réservée aux femmes et qui mettront en présence la pièce des hommes avec des prostituées femmes et la pièce des femmes avec des prostitués hommes, et normalement je devrais faire un des prostitués hommes. Il développe son travail de plus en plus vers des performances non performatives. Tu mets des gens en présence de quelque chose sans qu'il y ait de narration ou d'action à proprement parler. Ce sont des situations et des mises en abîme. J'ai manifesté le désir de participer en tant que performer en plus de faire la musique. Cela dit, « Fycazz on Bananas », la pochette c'était déjà ça.

- Oui, vous étiez peints en noir. C'est quelque chose qui est là depuis pas mal de temps.

- Oui, ça se développe.

- Pour voir ça sur scène, ce sera en septembre et tu inviteras des artistes proches.

- Des gens que j'aime bien. Normalement, il y aura Quattrophage, une amie qui fait des ballades assez sombres qui s'appelle Minsurar, Dosage, c'est une femme japonaise qui s'appelle Sayoko Papillon avec Nekohana qui a sorti un album sur le label de John Zorn, Tzadik, il y a quelques années, que j'ai rencontrée en faisant le mastering de son nouveau disque qui n'est pas encore sorti. C'est vraiment très bien. Il y aura aussi David Chazam. L'idée, c'est de se faire collisionner les styles et les genres. Comme j'aime beaucoup de choses différentes et que je supporte de moins en moins les cloisonnements, j'ai envie de se faire se rencontrer tout ça. J'ai envie de donner des gros coups de coudes dans ces parois épouvantables d'un monde qui est de plus en plus cloisonné.

- En termes de son, tu fais beaucoup de masterings, est-ce qu'il y a une patte Norscq ? Comment tu définirais le son Norscq ?

- Moi je ne peux pas le définir mais visiblement il semblerait que oui.

- On t'en a parlé ? C'est quoi la patte Norscq ?

-Ce sont des Pene à la sauce je ne sais pas quoi' Je serai incapable de le dire mais il y a pas mal de gens qui viennent chercher ça. Je fais comme ça parce que je ne sais pas faire autrement. C'est peut-être une capacité de concentration et d'écoute, parce que j'aime bien ça. J'aime bien que chaque chose soit à sa place dans l'univers musical, même quand c'est bancal et foutraque. Il faut que le foutraque soit comme il doit être. Je pense que c'est ça que les gens viennent chercher quand ils m'amènent un disque à masteriser ou à mixer, ce n'est pas lâcher la chose en cours de route, sachant qu'on doit l'amener à un meilleur niveau. Ce n'est pas très sonore, ce que je te dis là, comme explication, c'est plus une volonté, et après je joue avec les outils. C'est naturel, je corrige, c'est très caractériel, je fais comme j'ai envie, et quand je trouve que c'est bien, je m'arrête. Une des grandes caractéristiques du comportement des humains c'est cette incapacité à fixer la chose parce qu'ils ont en tête pour la plupart une ambition de faire quelque chose de parfait. Et comme la musique c'est quelque chose qui est en perpétuelle évolution, ils n'arrivent pas à l'arrêter. Ils n'ont pas compris que c'était juste une photo, c'est un cliché de ce que ces musiciens sont en train de faire à ce moment là. Et ils n'arrivent jamais à finir. Ils ergotent. Ils font reculer l'échéance du moment où on doit le fixer, comme si la chose échappait à tout contrôle et s'ils allaient le regretter toute leur vie. C'est Brian Wilson qui mixe "l'album" des Beach Boys depuis quarante ans et qui lâche pas. Il n'a pas encore trouvé le mix parfait de son album. Pour ma part, pendant un moment, je cherche, je fabrique et quand les pièces du puzzle sont en place, je me dis que j'aime bien et j'arrête. Les gens viennent chercher ça aussi peut-être, cette aide à finaliser , à décider que c'est terminé. Ce sont des peurs. C'est à la fois sonore et c'est une espèce d'échange, de compréhension, et il y a des gens avec qui ça ne marche pas du tout. Je ne leur renvoie pas ce qu'ils veulent. La patte est plus dans cette capacité d'écoute et de ne pas leur voler ce qu'ils veulent faire. Essayer de les comprendre et d'arriver à les accompagner jusqu'à ce point là. D'expérience, il y a cette espèce de rôle de grand juge, de grand ordonnateur qu'est le producteur, qui prend ce que fait le musicien et qui le transforme comme lui il veut que ce soit, ce qui donne parfois des choses très bien comme les Martin Hannett qui produisent Joy Division et toute la smala de Factory ou Phil Spector ou Joe Meek, parce qu'eux ils ont du talent, puis il y a tous ceux qui n'ont pas de talent et qui font juste de la destruction et qui sont juste des musiciens frustrés. Ça m'intéresse, parce qu'on échange, et j'apprends beaucoup et je leur apprends des choses aussi. C'est chouette, tout bêtement.

- Quels seraient les sons les plus doux à tes oreilles ?

- Je vais te dire quelque chose maintenant et dans dix minutes ce sera autre chose. Celui qui est le plus récurrent, c'est la mer, l'eau, l'élément aquatique.

- D'ailleurs, t'en as intégré pas mal non ?

- Il y en a souvent.

- Tu fais des prises de sons en extérieur, de l'électro-acoustique ?

- Oui, il y en a pas mal même dans ce nouveau disque. D'ailleurs, on discutait avec Nicolas de Quattrophage et il me demandait quelle était ma source sur le dernier morceau qui est une sorte de grosse nappe électronique. Je lui ai répondu que c'était juste ma gazinière. Je fais de la musique concrète comme d'autres sauf que je l'arrange différemment. Mais oui, bien sûr, j'enregistre beaucoup de sons extérieurs.

- Et à l'inverse, le son qui serait le plus pénible à tes oreilles ? Quelque chose qu'on n'entendra jamais dans un de tes disques ?

- Dans les pollutions urbaines, je ne supporte pas quand les flics passent, les pompiers qui hurlent, mais l'instrument que je déteste le plus c'est la guitare électro-acoustique. La musique générée par cet instrument est la plus creuse que je connaisse. C'est vraiment insupportable. Pendant longtemps, j'ai détesté la bombarde, c'est peut-être dû à mes origines bretonnes, et un jour j'ai enregistré un

musicien qui jouait de la bombarde et c'était magique. Mais je dois dire que Jean-Jacques Goldman qui branche sa guitare électro-acoustique et qui joue avec, je le déteste relativement.

- On a parlé de l'image, du film et de ce disque. Est-ce que ta musique se nourrit d'images mentales ou autres ?

- Les deux. Je suis tombé tout petit dans le cinéma. J'aime presque plus le cinéma que la musique. Ce sont vraiment deux choses qui me tiennent à cœur depuis toujours. En revanche, j'ai beaucoup de mal avec la lecture. Le cinéma me nourrit beaucoup, mais j'ai un côté très contemplatif. Ça m'est arrivé de partir en vacances en Asie par exemple et de regarder pendant quinze jours la mer monter et descendre. Il n'y a pas d'images mentales qui vont émerger à ce moment là. C'est plus une sensation d'être à ce moment là. Cela va se traduire de manière non consciente à plein de niveaux dans la musique. Mais à contrario de Black Sifichi qui a une capacité à l'invention de l'histoire, c'est un garçon très généreux en général et au niveau verbal en particulier, et il me raconte souvent ses rêves, personnellement je ne me souviens jamais de mes rêves et ça depuis toujours, sauf si c'est un réveil forcé. Je n'ai pas ça, je suis plus dans des états. J'ai besoin qu'on me nourrisse. Lui me nourrit, comme le cinéma me nourrit, comme la lecture, je commence à y arriver un petit peu. J'ai lu beaucoup Murakami récemment ; il me nourrit énormément, même si c'est une écriture hyper simple.

- Mais il y a beaucoup d'images évoquées.

- Oui, il a un pouvoir d'évocation très fort. Mais j'ai un complexe qui est peut-être faux de manque d'imaginaire. C'est pour ça que la musique est un vecteur très important pour construire cet imaginaire.

- Par rapport à tous les travaux que t'as faits, ce sont lesquels dont tu es le plus fier ?

- J'aime beaucoup le premier album de The Grief, j'aime beaucoup « Fycazz on bananas » que je trouve un très bon disque, toujours.

- Qu'est-ce qui te plait dans ces albums ?

- Dans le premier, j'aime l'urgence de la chose. On ne savait rien faire et on faisait ces trucs sans savoir ce que l'on faisait. C'était une urgence très cohérente à l'époque, beaucoup de personnes travaillaient comme cela. C'est ça que j'aime bien. Dans « Fycazz », je trouve que les choses sont en place, c'est équilibré, il n'y a pas d'erreurs, c'est à la fois libre et structuré. J'ai une grande affection pour celui là. Et j'aime beaucoup « Lavatronic » aussi. Je trouve que c'est un bon disque sans être prétentieux. A mes oreilles, c'est un bon disque.

- Et pourquoi tu affectionnes « Lavatronic » ?

- Parce que je suis resté pendant huit ans sans faire de musique après « Daedalus » – Atlas Project c'est quelque chose un peu à part -, et j'ai retrouvé une énergie. Il allie l'urgence avec une certaine maîtrise. Il y a des morceaux où je sens l'énergie, l'urgence, et je trouve qu'elle est bien maîtrisée. Emotionnellement, c'est un superbe cliché de ce que j'étais il y a dix ans. Il me génère beaucoup d'images. Dans l'image, c'est assez rigolo, mais dans le court-métrage qui accompagne « Gelatinosa Substancia », il y a un très gros plan sur mon œil. Et au tout début, quand on faisait des films Super 8 avec The Grief, j'avais déjà fait un film de quatre minutes sur mon œil, et quand je faisais des live à l'époque de « Lavatronic », j'avais aussi fait un autre film sur mon œil. Donc tous les dix ans, je fais un film sur mon œil, c'est une sorte de petit point de repère. Ce n'est pas du tout prémédité ou pensé. C'est la même chose mais c'est différent. Quand je réfléchis à ma musique, j'ai l'impression que je fais le même morceau depuis toujours.

- C'est un hasard cette obsession de l'œil ?

- Je t'ai dit que je ne voulais pas m'allonger sur le divan ! J'aime bien regarder les choses et j'aime bien qu'on me regarde quand je regarde. Pour beaucoup, c'est ce dont on souffre le plus, de réelle

communication, d'un réel intérêt, donc je m'interroge et j'interroge.

- Quelque chose à rajouter ?

- Honnêtement, non !

Propos recueillis par Max
Photo par Marjory Salles

---




---

Haut de page

## connectez-vous

Pseudo :

Mot de passe :

Connexion

Inscription | Passe oublié | Pourquoi s'abonner

## Articles relatifs à cet artiste

- 5 Streams
2006

---

## Obsküre Opus I

Toutes les informations sur le livre Obsküre.
Sommaire, extraits et bon de commande

## boutique obsküre

Les goodies Obsküre

Accédez à la boutique

## soutenez Obskure.com

Toutes les informations ici

---

Tous droits de reproduction, de représentation et de reproduction réservés
Copyright © Obskure.com 2000-2009 Infos légales

DDBx - This page was created in 0.211 seconds